

» dit-il: il demande les pièces écrites; à peine si le vin lui  
 » laisse lever la paupière! Enfin, quand il va au vote, il  
 » débite ce beau discours: « Qu'ai-je affaire de toutes ces  
 » sottises! Que n'allons-nous plutôt boire quelque vin de  
 » Grèce mêlé de miel (*mulsum*), et manger une grive  
 » grasse, avec un bon poisson, un bon vrai loup [*lupum*  
 » *germanum*] d'entre les deux ponts? » Et les auditeurs  
 de rire. N'était-ce point chose grave qu'on ne fit que rire  
 à de tels propos?

<sup>1</sup> [Le loup pris entre les deux ponts du Tibre était fort renommé  
 « parce qu'il s'engraissait des immondices du fleuve, » l'auteur prend  
 soin de nous le dire: *scilicet qui proxime ripas sterces insectaretur*.  
 Tout ce morceau d'une si vive saveur et qui semble échappé à la  
 plume d'un Aristophane, est mis au compte d'un *Gaius Titius*, ora-  
 teur et poète tragique que vante Cicéron (*Brut.* 25), et qui parlait  
 ce jour-là pour la loi somptuaire du consul *Fannius* (*V. Smith. Dict.*  
*Sumptuariæ leges*). Il est cité par Macrobe (*Saturn.* II, 12), lequel  
 n'oublie pas de noter qu'il offre un piquant tableau de mœurs: *cujus*  
*verba ideo pono, quia non solum de lupo inter duos pontes capto*  
*erunt testimonio, sed etiam moribus quibus plerique tunc vivebant,*  
*facile publicabunt*. Je demande pardon au lecteur de la crudité de  
 certaines expressions qu'il m'a bien fallu aller chercher dans le  
 vocabulaire des *Plaideurs* et de *Sganarelle*.]

## CHAPITRE XII

### NATIONALITÉ. RELIGION. ÉDUCATION

Au milieu de cette grande lutte des nationalités dans  
 l'immense empire de la République, les peuples secon-  
 daires au VII<sup>e</sup> siècle de Rome, ou reculent, ou déjà ten-  
 dent à disparaître. Le plus important de tous, le peuple  
 Phénicien, avait reçu le coup mortel quand Carthage fut  
 terrassée: il périt lentement épuisé. En Italie, les races  
 qui jusqu'alors avaient gardé leurs vieilles mœurs et leur  
 langue, l'Etrurie, le Samnium, frappées des plus terribles  
 blessures par la réaction syllanienne, subirent le nivel-  
 lement politique qui s'appesantissait sur toute la Pénin-  
 sule. Elles subirent aussi dans le domaine du commerce  
 public, la langue et les formes latines, et leur ancien idiôme  
 refoulé dégénéra bientôt en un simple dialecte populaire  
 qui tous les jours alla s'effaçant. Nulle part, dans l'uni-  
 vers romain, ne se rencontre à cette heure une nationalité  
 qui puisse lutter, ne fût-ce qu'un instant, contre les na-  
 tionalités grecque ou latine.

La *Latinité* surtout, débordant au dehors et au dedans

Prépondérance  
 exclusive du  
 latinisme et de  
 l'hellénisme.

Le latinisme.

plus intense, est en progrès continu et marqué. Après la guerre sociale, tout fonds de terre italique comporte le *Dominium* romain au profit de l'Italien qui le possède. Toute divinité italique peut recevoir les dons de la piété romaine : dans toute l'Italie, à l'exception de la Transpadane, le droit romain est exclusivement en vigueur, et repousse dans l'ombre les statuts locaux des villes et des campagnes. De même aussi, la langue de Rome est devenue la langue des affaires ; elle est bientôt la langue commune du commerce civilisé, partout et jusqu'au détroit. Puis elle ne s'arrête même pas devant les barrières posées par la nature. Aux capitaux immenses affluant vers elle, à la richesse de ses produits, à l'intelligence de ses agronomes, à l'habileté de ses marchands, l'Italie n'offre plus un champ assez vaste ; et les Italiens en foule descendent dans les provinces, appelés par tous ces intérêts et par les besoins du service public (p. 27). Leur condition privilégiée emporte pour la langue et le droit de semblables privilèges, ailleurs même que dans les relations exclusives de Romain à Romain (V, p. 380). Partout ils se tiennent ensemble, par masses compactes, pures de tout mélange, et fortement organisées. Les soldats dans leurs légions, les négociants de chaque grande ville dans leurs associations particulières, les citoyens romains enfin, domiciliés ou simplement de séjour dans les diverses circonscriptions provinciales, se cantonnent dans leurs « cercles exclusifs (*conventus civium Romanorum*) », ayant leur liste spéciale de jurés, et en quelque sorte leur constitution communale séparée. Que ces Romains de province revinssent tôt ou tard en Italie, je le concède, ils n'en faisaient pas moins souche sur le lieu d'une population mixte, distincte, purement romaine, ou s'appuyant à la colonie romaine. Pour ce qui est de l'Espagne, où fut organisée la première armée permanente, nous avons dit déjà qu'il s'y établit aussi les premières cités provinciales à institutions italiques, Cartéia, en 383 (IV, p. 288),

Valence, en 646 (IV, p. 307), puis plus tard, Palma et Pollentia (IV, p. 308). Mais la civilisation s'était peu développée à l'intérieur : durant longtemps encore le pays des Vaccéens, aux yeux de l'Italien élégant, passa pour le plus rude, le plus inhospitalier des séjours : les écrivains latins et les inscriptions attestent au contraire que vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle la langue latine était communément parlée autour de Carthagène et sur toute la côte espagnole. Quoiqu'il en soit, nul avant Gaius Gracchus n'avait conçu la pensée d'une colonisation systématique des provinces ou mieux de leur transformation romaine au moyen de l'émigration italique. Pour lui, il eut son plan médité : il mit hardiment la main à l'exécution de ce plan ; et, malgré le soulèvement de l'opposition conservatrice, qui renversa presque partout les constructions commencées, ou en arrêta la continuation, la colonie de Narbonne resta debout, conquête précieuse par elle-même, en ce qu'elle assurait de ce côté l'extension du domaine de la langue latine, conquête bien plus importante sous un autre rapport, en ce qu'elle était à la fois le monument d'une grande conception, et la pierre d'assise d'un puissant édifice dans l'avenir ! L'antique civilisation gauloise, disons mieux, la civilisation française de nos jours en sont sorties : elles ont leurs lointaines racines dans la création de Gaius Gracchus. Mais en même temps que la nationalité latine remplissait la région italique jusqu'à ses frontières et commençait même à les franchir, il s'opérait en elle un travail profond de remaniement moral. Nous la voyons à cette heure en voie de se donner une littérature classique, une haute école d'instruction lui appartenant en propre ; et si, pour qui les compare au *classicisme* et à la culture helléniques, il n'est que trop vrai qu'on se sente peu porté à faire cas de ces faibles productions italiennes poussées comme en serre chaude, il faut bien aussi l'avouer, dans l'intérêt du progrès historique, ce qui importait le plus, c'était que la littérature classique et la culture des Latins

vinsent se placer à côté de celles des Grecs, quelque figure d'ailleurs qu'elles y fissent. Et puis, quel n'était pas alors l'abâtardissement de la Grèce, même en littérature? Ne pouvait-on ici appliquer le mot du poète :

Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré?

L'hellénisme.

Si rapides et triomphantes que soient les conquêtes de la langue et de la nationalité latines, elles reconnaissent à l'hellénisme, pourtant, un titre égal au leur, un titre antérieur, meilleur même. Elles marchent unies à lui dans la plus complète alliance, elles se fondent en lui pour recevoir un commun développement. La Révolution qui, dans la Péninsule, avait partout ailleurs passé le niveau sur les nationalités non-italiques, n'avait point touché les villes grecques de Tarente, de Rhegium, de Naples, de Locres (V, p. 223). Massalie, de même, entourée qu'elle était par un territoire aujourd'hui romain, restait citée grecque, et comme telle, l'alliée et l'amie de Rome. L'Italie se fait complètement latine, mais la latinité y donne la main à l'hellénisme qui grandit avec elle. Dans les hautes régions de la société italienne, la culture grecque est partie intégrante de la culture indigène. Le consul de l'an 623, le grand pontife *Publius Crassus* faisait l'étonnement des natifs de la Grèce, alors que dans son proconsulat d'Asie, il jugeait et disait la sentence, suivant les cas, en grec vulgaire, ou dans l'un des quatre dialectes de la langue écrite. Pendant longtemps la littérature et l'art italien avaient inutilement regardé du côté de l'Orient : aujourd'hui c'est l'Orient qui tourne les yeux vers l'Occident. Ce ne sont plus seulement les villes grecques de l'Italie qui vivent, comme au temps jadis, en commerce intellectuel actif avec la Grèce, l'Asie-Mineure, l'Égypte, et comblent d'honneurs égaux et d'égaux louanges les poètes grecs célèbres et les artistes dramatiques : la gymnastique et la muse hellénique s'installent dans Rome à leur tour, après l'exemple donné par le destructeur de Corinthe, dans les

131 av. J.-C.

fêtes de son triomphe (608) : Rome a ses luttes d'athlètes, de musiciens, les jeux divers, les lectures et les déclamations des rhéteurs<sup>1</sup>. Les lettrés grecs jettent comme un filet sur toute la haute société romaine; ils s'emparent « du cercle des Scipions » dont les membres principaux, de nationalité hellénique, l'historien Polybe, et le philosophe *Panætius*<sup>2</sup>, appartiennent bien plus à Rome et à son histoire, qu'à l'histoire de leur pays natal. Ailleurs et dans la société moins élevée nous assistons au même phénomène. Citons un autre contemporain de Scipion, le philosophe *Clitomaque*, dont l'existence reflète aussi et met sous nos regards le mélange qui s'opérait parmi les peuples. Né à Carthage<sup>3</sup>, Clitomaque avait été entendre Carnéade à Athènes : il lui avait succédé dans l'école : puis revenant d'Athènes avec les hommes les plus lettrés d'Italie, l'historien *Aulus Albinus*<sup>4</sup>, et le poète *Lucilius*, il avait dédié un livre scientifique à Lucius Censorinus, le consul romain qui ouvrit le siège de Carthage, et publié une *Consolation* philosophique à l'adresse de ses compatriotes emmenés en Italie comme esclaves. Jusqu'ici les

146 av. J.-C.

<sup>1</sup> Il est inexact de dire (avec Tacite, *Ann.* 14. 21) qu'il n'y avait point eu de « jeux grecs » à Rome avant 608 : dès 568, il y était venu de Grèce des « artistes » (τεχνῖται) et des athlètes (Tite Liv. 29. 32), et dès 587 des joueurs de flûte, des auteurs tragiques et des pugilistes (Polyb. 30. 13).

146. 186.

<sup>2</sup> [Panætius, né à Rhodes († vers 110), disciple des Stoïciens d'Athènes, stoïcien éclectique lui-même. Célèbre par l'amitié de Scipion Emilien, qui l'emmena avec lui dans ses ambassades en Égypte et en Asie, et par son traité *des Devoirs moraux* (περὶ τοῦ καθήκοντος), qui eut l'honneur de servir de modèle au livre de Cicéron (*de offic.* 2. 17; 3. 2; 1. 2; et lettres, *ad Attic.* XVI, 11). On trouve aussi dans A. Gell. (XIII, 27) un fragment de quelque intérêt. Panætius avait enfin écrit des livres sur l'*Égalité d'âme*, sur les *Magistrats*, sur la *Providence*, la *Divination*, et sur les *Sectes philosophiques*.]

167.

644.

<sup>3</sup> [Son nom d'origine était *Hasdrubal*. Il n'écrivit pas moins de quatre cents livres ou traités (βιβλία), dont on ne connaît que quelques titres. Il fut à Carnéade, dont il sera parlé plus loin, ce que Platon et Xénophon avaient été à Socrate, le vulgarisateur de la doctrine du maître.]

<sup>4</sup> [A. Postumius Albinus (*doctus homo*, et *litteratus*, et *disertus*, Cic. *Acad.* 11, *Brut.* 21), prétorien et consulaire, écrivit en grec un poème et une histoire romaine. V. IV, p. 274, l'anecdote le concernant, extraite de Polybe. 40, 6.]

lettrés grecs n'étaient venus à Rome qu'en passant, ambassadeurs ou bannis, voici qu'ils s'y établissent de dessein prémédité. Panætius, que je viens de nommer, vécut dans la maison de Scipion, et *Archias*, d'Antioche, le faiseur d'hexamètres, vint se fixer, vers 632, à Rome, où son talent d'improvisateur, et ses chants épiques, célébrant les grands consulaires du temps, lui procurèrent les aisances de la vie<sup>1</sup>. Il n'était pas jusqu'à Marius qui, sans comprendre un mot du panégyrique poétique édité à son adresse, et sans rien avoir des qualités d'un Mœcène, ne se fût cru obligé à patroner l'artiste versificateur. En résumé, tandis que par la culture littéraire et morale, les éléments nationaux, sinon les plus purs, du moins les plus brillants, entrent en contact chez les deux peuples, l'importation en masse des esclaves d'Asie-Mineure et de Syrie, l'immigration des marchands venus en foule de l'Orient grec ou à demi-grec mettent le prolétariat italien en communication intime avec les couches d'un hellénisme entaché désormais de tous les mélanges barbares; et recouvrent de leur vernis la nationalité latine. Quand Cicéron constate que c'est dans les villes maritimes qu'on rencontre d'abord le nouvel idiôme et les mœurs nouvelles, il a certainement en pensée les habitudes quasi helléniques d'Ostie, de Pouzzoles et de Brindes, où l'étranger a importé ses modes avec ses marchandises : c'est par là que *l'invasion* s'est faite.

Les peuples se mélangent.

La révolution dans les relations internationales était complète : elle n'eut que de tristes résultats immédiats. L'Italie regorgeait de Grecs, de Syriens, de Phéniciens, de Juifs, d'Égyptiens : on ne voyait que Romains dans

<sup>1</sup> [Il s'agit ici du poète *Archias*, que Cicéron défendit dans un plaidoyer qui nous reste. Il avait pris le nom des *Licinius* dont il était le familier : il chanta la guerre cimbrique en l'honneur de Marius, celle de Mithridate en l'honneur de Lucullus, et le consulat de Cicéron, qui se montra reconnaissant envers lui et prouva tant bien que mal que s'il prenait quelque peu à tort le titre de citoyen romain, il méritait de l'être par le droit du talent.]

les provinces : les reliefs tranchés des peuples divers s'émooussaient dans un frottement continu, et s'effaçaient à vue d'œil : comme dans les monnaies usées, il ne restait partout que plate uniformité. Pour avoir gagné en étendue, la latinité avait perdu en vigueur, et cela surtout dans Rome où la classe moyenne ayant de bonne heure totalement disparu, les grands seuls et les mendiants se tenaient debout, cosmopolites à degré égal. Cicéron soutient que vers 660, la culture générale était dans les villes latines supérieure au niveau de la capitale, et son dire est confirmé par la littérature du siècle, dont les productions les plus originales, les plus saines et les plus heureuses, la Comédie nationale, la Satire Lucilienne, se peuvent dire à bon droit latines plutôt que romaines. L'hellénisme italien des couches sociales inférieures, était aussi tout cosmopolitisme, cela va de soi ! Il laissait percer les tristes difformités d'une civilisation corrompue sous le vernis superficiel de la barbarie primitive, et dans les hautes régions sociales elles-mêmes, l'élégance délicate des Scipions ou de leur monde ne purent longtemps donner la mesure. Plus elle allait s'intéressant aux choses de la culture grecque, plus la société romaine, perdant de vue les enseignements classiques, se laissait dévoyer vers les derniers et frivoles produits du sol néo-grec ; et bien qu'elle se modelât sur le génie antique de la Hellade, elle n'empruntait à la nationalité voisine que la science de la futilité, la mieux faite assurément pour paralyser son énergie propre. Aussi *Marcus Cicéron*, le propriétaire campagnard d'*Arpinum*, le père du grand orateur, s'écriait-il un jour « qu'il en était des Romains comme des » esclaves de Syrie, valant d'autant moins qu'ils avaient » plus de *grécité*. » Décomposition nationale lamentable comme tout le siècle, mais comme lui digne d'étude et féconde en conséquences ! Ce monde de nations, que nous appelons le monde antique, extérieurement unifié sous la loi puissante de Rome, sortira un jour de ses fers, et sous

94 av. J.-C.

l'impulsion de la civilisation moderne, elle aussi assise sur l'élément hellénique, il se régénérera de fond en comble. Les nationalités de second ordre s'écroulent, et parmi leurs débris se fonde silencieusement entre les deux peuples supérieurs le grand compromis de l'histoire : la Grèce et le Latium concluent entre eux la paix ! Les Grecs sur le terrain de la culture humaine, les Romains sur celui de la politique, renoncent à leur esprit jaloux d'exclusion : dans l'école, les lettres latines ont leur place à côté des lettres grecques, place restreinte, incomplète, il est vrai ; et pour la première fois Sylla permet aux envoyés étrangers de haranguer le Sénat en grec, sans trucheman. Les temps s'annoncent : bientôt la République romaine se changera en un état où deux idiômes auront cours ; et bientôt enfin se lèvera dans l'ouest l'héritier véritable du trône et de la pensée d'Alexandre-le-Grand, héritier romain et grec tout ensemble !

Mais nous n'en sommes point là encore, et ce que nous fait entrevoir un rapide coup-d'œil jeté sur le tableau des rapports internationaux, cet affaissement des nations secondaires, cette exaltation partout conquérante des deux nations souveraines, nous l'allons étudier plus en détail dans les domaines divers de la religion, de l'éducation populaire, de la littérature et de l'art.

La religion.

La religion romaine était née et avait crû dans une intime union avec la cité, avec tout le système romain. Elle n'était rien autre que le pieux reflet de l'association citoyenne : quand vinrent les révolutions politiques et sociales, elle tomba nécessairement avec tout le reste. Les antiques croyances populaires de l'Italie n'étaient plus, elles aussi, qu'une ruine ; et comme sur les débris de l'édifice politique l'oligarchie et la tyrannie s'étaient dressées, de même on vit ici s'élever tantôt l'incroyance à côté de la religion officielle et de l'hellénisme, tantôt la superstition, les sectes et les religions orientales. Déjà dans la période antérieure (V, pp. 464-474), tous ces phé-

nomènes ont commencé de se manifester, de même qu'alors aussi ont retenti les grondements précurseurs de la révolution politique et sociale. Dès ces temps déjà, les hautes classes, dans leur hellénisme nouveau, s'étaient attaquées en silence à la foi solide des ancêtres : déjà Ennius avait fait connaître à l'Italie les allégories et l'anthropomorphisme historique des religions grecques : déjà le sénat, quand Hannibal frappait aux portes de Rome, avait dû approuver l'importation de la Cybèle d'Asie-Mineure : une autre fois il lui avait fallu sévir contre des superstitions dangereuses, et mettre fin aux hypocrisies des bacchantes. Pourtant, à cette même époque, la révolution à vrai dire, se préparait dans les esprits, plutôt qu'elle n'était encore faite ; et la révolution religieuse ne date pareillement que du siècle des Gracques et de Sylla.

Quoi qu'il en soit, essayons l'étude de la culture morale dans les voies où l'hellénisme l'entraîne. La nation grecque, ayant eu, bien avant l'Italie, sa floraison et son automne, avait depuis longtemps aussi traversé la saison des naïves croyances : elle avait cherché son unique refuge dans le champ de la spéculation et de l'abstraction. Depuis longtemps sans religion, elle s'était toute adonnée à la philosophie. Mais dans la philosophie même, à l'heure où le génie de la Grèce réagit sur celui de Rome, il a laissé déjà loin derrière lui l'âge de la fécondité intellectuelle : il est entré dans cette phase où ne s'élèvent plus les systèmes vraiment nouveaux ; où s'éteint la faculté compréhensive qui parmi les anciennes théories savait encore élire les meilleures ; où l'intelligence s'enferme en une scolastique étroite, traditionnelle, usant ses forces aux théorèmes philosophiques les plus défectueux des autres âges ; dans cette phase enfin, où la science, au lieu de donner à l'esprit et la profondeur et le libre épanouissement, le dessèche et l'aplatit pour ainsi dire, et le lie dans les chaînes qu'il se forge à lui-même, les pires chaînes qui soient. Tourné et gâté, le philtre de la spéculation philosophique se change en un

La philosophie grecque.

poison trop sûr. Les Grecs n'offraient plus aux Romains qu'un breuvage attiédi, délayé; et ceux-ci ne surent ni le refuser, ni remonter des écolâtres vivants aux nobles maîtres morts. Platon et Aristote, pour ne point parler des sages d'avant Socrate, restèrent sans influence sur la culture romaine, alors même que leurs noms illustres étaient cités, et que les plus intelligibles de leurs écrits étaient lus et traduits. En philosophie, on peut dire des Romains qu'à mauvais maîtres ils furent pires disciples. En dehors du système religieux historique et rationaliste, qui résolvait tous les mythes en une sorte de légende des divers bienfaiteurs de l'humanité aux temps anciens, et passés dieux la superstition aidant; en dehors de l'évhémérisme, enfin (IV, p. 465), trois écoles philosophiques ont principalement influé sur les destinées morales de l'Italie : les deux écoles dogmatiques d'*Épicure* († 484) et de *Zénon* († 494), et le scepticisme d'*Arcésilas* († 513) et de *Carnéades* (514-625), ou pour leur donner leurs noms, l'*Epicuréisme*, le *Portique* et l'*Académie nouvelle*. Posant comme principe l'impossibilité de la certitude réfléchie, et mettant en son lieu la seule probabilité d'une opinion préconçue suffisante pour les besoins des actions humaines, l'Académie nouvelle de sa nature n'aboutissait qu'à une polémique constante : elle enveloppait dans le réseau de ses dilemmes toutes les données de la foi positive et du dogmatisme philosophique. Elle se place donc à peu près sur la même ligne que l'ancienne *sophistique*; avec cette différence, on le comprend, que les sophistes s'attaquant davantage à la croyance populaire, Carnéades et ses disciples entraient plutôt en lutte contre les autres adeptes de la philosophie. <sup>1</sup> Epicure et

270. 263 av. J.-C.

241.

213-129.

<sup>1</sup> [Arcésilas, le fondateur de l'*Académie nouvelle*, était né d'un père Scythe et fleurit vers la fin du III<sup>e</sup> siècle, à Athènes. Il résumait ses opinions dans cette formule qu'il « ne savait rien, pas même sa propre ignorance » (Cic. Acad. I, 12) : différant d'ailleurs des *Pyrrhoniens* ou *Sceptiques purs*, en ce que, tout en contestant à l'homme le moyen de constater la vérité, il admettait qu'elle existât. — Carnéades, né à Cyrène, vers 213, fut le quatrième successeur d'Arcésilas

541 av. J.-C.

*Zénon*, au contraire, se rencontraient par la ressemblance de leur but, voulant tous deux fournir l'explication rationnelle de la nature; tous deux, s'appuyant sur la méthode physiologique, et prenant la notion de la matière pour point de départ. Mais ils se séparaient au moment où ils se mettaient en route. Epicure suivait la doctrine *atomistique* de *Démocrite*, pour qui l'élément primitif n'est que matière rigide, et passant par de simples variations mécaniques à la multiplicité mouvante des choses. *Zénon*, lui, s'était fait le disciple de l'éphésien *Héraclite* : il professait l'hypothèse d'un antagonisme des forces dans l'élément primitif, et d'un mouvement de flux et reflux continu. De là, des différences profondes entre les deux écoles : dans le système épicurien, point de dieux, non plus; ils ne sont guères qu'un rêve des rêves : pour les stoïques, les dieux sont l'âme du monde éternellement active : en tant qu'esprit, que soleil, qu'essence divine, ils sont tout-puissants sur les corps, la terre, la nature. Epicure ne reconnaît point, au contraire de *Zénon*, de gouvernement suprême du monde et d'immortalité personnelle de l'âme : pour lui, la fin de l'homme est l'équilibre absolu affranchi des désirs corporels et des combats de l'esprit : chez *Zénon*, au contraire, l'activité humaine se dégage et s'élève dans la lutte perpétuelle de l'esprit et du corps, et conquiert un harmonieux unisson avec la nature, éternellement en lutte, éternellement paisible. Sur le terrain de la religion, pourtant, ces diverses écoles venaient se réunir : elles tenaient que la foi, en tant que foi, n'est rien; qu'elle doit nécessairement être suppléée par la réflexion, dût celle-ci, selon l'Académie, renoncer à atteindre à aucun résultat de conscience; ou comme le voulait Epicure, rejeter bien loin

à l'*Académie*. Lui aussi, il professa que l'homme ne possède et ne peut posséder le *criterium* de la vérité, et qu'il ne peut se guider que par les probabilités. — Leur doctrine n'est d'ailleurs connue que de seconde main, par les relations de leurs disciples ou de leurs adversaires. Carnéades était, comme on le verra tout à l'heure, un dialecticien plus que subtil.]

les représentations et les images de la foi populaire ; ou enfin dût-elle, selon les stoïques, les garder en partie en les motivant, et en partie les transformer.

Des premiers contacts de la philosophie hellénique avec la nationalité romaine, croyante et anti-spéculative, rien ne pouvait sortir qu'une hostilité réciproque. La religion, à Rome, avait pleinement le droit de s'insurger contre les systèmes qui mettaient à néant sa propre essence. La République, se sentant par instinct attaquée dans sa religion, se comporta envers la philosophie comme fait la forteresse envers les éclaireurs de l'armée de siège qui s'avance. Dès l'an 593 elle chassa de Rome et les rhéteurs et les philosophes. En effet, le premier début éclatant de la philosophie n'avait pas été autre chose qu'une déclaration de guerre en règle contre la foi et les mœurs. L'occupation d'*Oropos*<sup>1</sup> par les Athéniens en avait été l'occasion. Voulant se justifier, ils envoyèrent au sénat pour avocats trois illustres professeurs de philosophie, parmi lesquels Carnéades, le maître de la moderne sophistique<sup>2</sup> (599). Le choix était excellent, alors que l'acte commis par Athènes déniait toute excuse selon le bon sens et l'équité commune. Carnéades, pleinement d'accord avec sa mission, prouva par le pour et le contre qu'il existe tout autant et d'aussi graves motifs en faveur de l'injustice qu'en faveur du juste : il fit voir, en bonne et logique forme, qu'on pouvait avec autant de raison demander aux Romains de retourner à leurs vieilles et étroites huttes de paille sur le Palatin, qu'exiger des Athéniens la restitution d'*Oropos*. La jeunesse romaine, familière avec la langue grecque, accourut en foule pour entendre le discoureur célèbre, alléchée par le scandale de ses doctrines, et par son emphatique et entraînant parole. Elle n'alla pas toutefois jusqu'à donner tort à Caton, quand celui-ci comparant, sans plus de courtoisie, les longues

<sup>1</sup> [Sur la frontière de l'Attique et de la Béotie.]

<sup>2</sup> [Les deux autres étaient Diogène le Babylonien ou le stoïcien, et Critolaüs le péripatéticien.]

expositions dialectiques du philosophe aux ennuyeuses psalmodies des pleureuses du cortège funèbre, réclama vivement dans le sénat l'expulsion de ces hommes, qui savaient faire du juste l'injuste, de l'injuste le juste, dont le plaidoyer était l'aveu impudent du forfait et presque une indécente moquerie. Mais à chasser les philosophes la mesure était inefficace, du moment qu'on ne pouvait empêcher les jeunes Romains d'aller suivre leurs leçons à Rhodes et à Athènes : on s'accoutuma d'abord à tolérer la philosophie comme un mal nécessaire, puis bientôt à demander à la doctrine étrangère une sorte d'assistance dans l'intérêt même de la religion romaine, trop naïve pour pouvoir se défendre désormais. Un tel appui était la ruine : qu'importe ? s'il permettait à l'homme de bonne éducation de sauver déceimment les apparences, en gardant les noms et les formes de la foi populaire. Mais pas plus que l'évhémérisme, ni le système de Carnéades, ni celui d'Épicure, ne pouvaient rendre un pareil service ! Ramener les mythes à l'histoire allait heurter tout droit les croyances, en faisant des dieux de simples hommes. Carnéades à son tour mettait en doute leur existence ; et quant à Épicure, il leur refusait toute influence sur la destinée des mortels. Entre ces systèmes et la religion romaine, point d'alliance possible : hostiles au point de départ, ils se combattaient jusqu'au bout. Cicéron, dans ses écrits, enseigne qu'il est du devoir du citoyen de résister à l'évhémérisme, lequel s'attaque au culte des dieux ; et dans les dialogues où il met en scène académiciens et épicuriens, il prend soin que l'académicien s'excuse d'être le disciple de Carnéades, et se dise, comme citoyen et pontife, à la fois bon croyant et adorateur de Jupiter Capitolin ! Quant à l'épicurien, il se laisse prendre et finit par une conversion. Donc, nul de ces trois systèmes, n'était, à vrai dire, populaire. Si l'évhémérisme, plat et prosaïque, a quelque peu séduit les Romains par sa clarté trop facile, s'il a fait corps avec l'épopée conventionnelle des premiers temps de Rome, dans la ré-

daction enfantine et sénile des fables légendaires que l'on porta au compte de l'histoire, la religion tout au moins était restée hors de ses atteintes : il allégorisait, il n'animait pas la fable : il ne lui fut jamais donné d'écrire, comme l'avaient fait les Grecs, les biographies du premier, du second, du troisième Jupiter! — La sophistique nouvelle à son tour, ne pouvait réussir que là où elle trouvait à son service, comme dans Athènes, la vivacité rapide de la pensée et de la parole, et les immenses décombres des incendies de la pensée amoncelés les uns sur les autres par les longs bataillons des systèmes philosophiques successivement venus et disparus. Enfin contre le quietisme d'Épicure, se soulevait quiconque dans cette cité de Rome dont l'action était l'âme, se sentait agissant et courageux. Pourtant il eut son public, plus tôt et mieux que l'évhémérisme ou la sophistique : peut-être est-ce aussi pour cela que la police romaine lui fit plus longue et plus vive guerre. Mais l'épicurisme à Rome n'était rien moins qu'un système de philosophie. Il n'y faut voir qu'une sorte de masque ou de manteau, sous lequel — bien à l'encontre de la pensée du fondateur, le plus moral des hommes, comme on sait — se déguisait dans les cercles de la bonne compagnie l'amour brutal de la jouissance sensuelle. L'un des premiers adeptes de la secte épicurienne, à Rome, fut ce même *Titus Albuicius*, que Lucilius dans ses vers nous dépeint aussi comme l'un des prototypes du triste hellénisme de Rome<sup>1</sup>.

Le Portique  
à Rome.

Il n'en arriva pas de même de la philosophie du *Portique*, et de son influence en Italie. Choissant une toute autre route, elle se tint à côté de la religion locale, y accommodant sa doctrine autant que le peut faire la science à côté de la

<sup>1</sup> [V. les vers cités par Cicéron, *de finib.* I, 3. — Albuicius fut préteur en Sardaigne en l'an 105. Condamné deux ans après pour concussion, il se retira à Athènes, où il s'adonna à la philosophie. Il avait laissé quelques discours (*Brut.* 35) et quelques satires (*Varr. de re rust.* 3, 2, 17). — Sur l'évhémérisme, IV, p. 165.]

foi. Le stoïcien acceptait les croyances populaires avec leurs dieux et leurs oracles; et en cela, il agissait par principe. La foi à ses yeux est une notion d'instinct, que toute notion scientifique doit respecter, à laquelle même, en cas de doute, elle doit se subordonner. Le stoïcien ne croyait pas, à vrai dire, autre chose que le peuple: seulement il croyait autrement: pour lui, le Dieu, essentiellement vrai et suprême, c'était l'âme du monde: mais chacune des manifestations de l'*Être primaire* était Dieu aussi, les astres tout d'abord, puis la terre, le cep de vigne, l'âme du mortel illustre, du héros que le peuple honore, et enfin tout esprit envolé du corps de l'homme qui n'est plus. Une telle philosophie convenait mieux à Rome qu'à la Grèce, sa patrie. Le pieux croyant reprochait au stoïcien sa divinité sans sexe, sans âge et sans corps, échangeant la personnalité contre une pure idée: reproche fondé chez les Grecs, mal fondé chez les Romains. L'allégorie grossière, la purification morale enseignées par la théodicée stoïque, ôtaient à la mythologie des Hellènes son principal et meilleur élément; mais à Rome, le génie plastique des temps naifs s'était arrêté court, et n'avait rien fait que revêtir d'un voile léger, facile à rejeter et sans grand préjudice, les visions innées et les notions premières, d'où la divinité était sortie. En Grèce, Pallas Athénè se serait courroucée, se voyant tout à coup réduite à n'être plus que la *faculté de mémoire*: la Minerve romaine n'avait jamais été guère que cela. La théologie supranaturaliste des stoïciens, et la théologie allégorique de Rome se rencontraient donc dans leurs conclusions finales. Et même, quand le philosophe aurait dû proclamer douteuses ou fausses telles théories chères au sacerdoce; quand, rejetant le dogme des apothéoses, le stoïcien continuait à ne voir dans Hercule, Castor et Pollux, que les esprits des grands hommes; quand il se refusait à croire à la représentation divine dans l'image plastique des dieux, encore n'était-il point dans la mission que Zénon avait léguée à ses disciples, d'ouvrir